

Cavale dans l'Ouest canadien

Philippe Barbaud & Robert Papen

Un colloque comme prétexte

Nous sommes en 2002, et comme chaque année en octobre depuis plus de dix ans, nous nous activons dans le garage à notre cuvée de Cabernet-Sauvignon, de Chardonnay et autres nobles cépages sur grappes en provenance de Californie. Entre deux rasades et moultes pauses verbales, on décide d'assister tous les deux à un colloque de recherches franco-canadiennes devant se tenir à Saint-Boniface, Manitoba, au cours de l'automne 2003. Quoi de moins dépayçant pour deux linguistes retraités ! A signaler toutefois qu'on s'y rendrait en motorisé, un Peace Arrow de 26 pieds d'âge respectable, dont Robert venait de se porter acquéreur. Mais les choses n'en sont pas restées là car quelques séances de filtrage et d'embouteillage plus tard, le voyage de linguistes se transforma en cavale à deux à travers l'Ouest canadien. Étant enfin maîtres de notre emploi du temps, plus rien ne s'opposait à ce que l'on pousse jusqu'à Regina, Saskatchewan, ou encore Prince-Albert, au nord de la province, où Robert avait aussi de la famille puis, tant qu'à faire, jusqu'au mythiques Rocheuses, et pourquoi pas jusqu'à Vancouver, où un ami commun serait ravi de nous recevoir et en fin de compte, l'occasion était trop belle, jusqu'au fin fond du Pacific Rim, un magnifique parc national qui longe la côte ouest de l'île de Vancouver. Et l'Asie alors? Tant pis, le motorisé n'est pas amphibie...

Quand les Grands Lacs étaient la Nouvelle-France

Le 12 septembre 2003 est ce jour radieux où nous mettons le cap à l'Ouest. Nous le réalisons à peine tellement l'aventure est inédite pour les deux compères que nous sommes. Comprenez qu'on laisse tout en plan pendant plus de six semaines, soit dans le désordre: le Devoir matinal, le BBQ, le jardin, la maison, l'ordinateur, l'uni-versité et bien sûr, nos épouses encore soumises à la dure loi du travail salarié. Mais bien vite, le ronronnement du moteur impose sa présence pour de vrai et nous inaugurons nos activités de touristes à Sainte-Marie-parmi-les-Hurons, un site historique entièrement reconstitué, qui évoque Louisbourg, Nouvelle-Écosse. Bien vite, nous sommes pénétrés par le souvenir de la Nouvelle-France et de ses explorateurs, pionniers, découvreurs et voyageurs qui ont vu ces terres amérindiennes foulées pour la première fois par des Blancs. Les infortunés jésuites Brébeuf, Lallemand et leurs compagnons alimentent notre palabre du soir: étaient-ils bilingues? Quelle variété de français parlaient-ils? Comment prononçaient-ils le dialecte huron? Qui étaient leurs interprètes? Bref, l'imaginaire d'une époque héroïque s'installe dans le sol fertile de nos pensées pour devenir bien vite le fil d'Ariane de notre périple. Comment faire autrement lorsque deux universitaires voyagent, puisque l'un est spécialiste en histoire de la langue française au Canada et l'autre, spécialiste du 'mitchif', un créole de l'Ouest à base de français et de cree?

Le dépaysement s'accroît à mesure qu'on se rapproche des Grands Lacs. La

majesté du paysage s'impose de plus en plus et l'étape de Sault-Sainte-Marie amplifie notre impression de retour dans le temps. Nous déambulons en bordure du canal qui relie la décharge du lac Supérieur et le lac Huron, dans le lieu exact où Charles Chouart des Groseilliers et ses valeureux compagnons firent ce grand portage vers la voie d'eau qui les mena à la conquête des Prairies. Nous nous engageons ensuite sur la route qui borde la rive nord du lac Supérieur et bien vite nous pénétrons dans de vastes contrées inhospitalières, surpeuplées de "jack pines" malmenés par un vent latéral frappant notre véhicule de coups de boutoir aussi puissants que ceux des énormes vagues qui se pulvérisent au pied de la falaise. C'est l'endroit et le moment que choisit notre engin pour nous gratifier de sa première "panne", en réalité une erreur de révision mécanique qui faillit nous être fatale. La roue avant gauche n'avait pas été boulonnée et elle s'était mise à déjanter comme si le joint de Cardan avait cassé. Notre bonne étoile voulut que nous soyons en pleine côte, la remontant péniblement à 40km/heure. Nous en fûmes quitte pour une bonne frousse et une nuit blanche passée sur l'accotement, à se faire secouer par les poids lourds.

Le 57e parallèle

Comme nous étions attendus à Prince-Albert par un cousin de Robert, grand pourvoyeur devant l'Éternel, nous décidons de brûler les étapes pour rattraper le temps perdu. De Thunder Bay, nous conservons le souvenir d'un paysage crépusculaire, dont l'horizon est peuplé de montagnes étranges. Mais nous voilà déjà à Kenora où s'amorce la rapide transition entre le boisé touffu du bouclier canadien et les bosquets épars des Prairies du nord. Nous roulons, nous "gazons" — Dieu que ça va nous coûter cher, ce voyage, à 50 cents du mille! — et nous roulons encore pour ne pas rater notre rendez-vous. En effet, le cousin nous offre deux jours de pêche dans sa pourvoirie du Oliver Lake (<http://www.oliverlake.com>), à la limite du 57e parallèle nord, mais l'hydravion n'est disponible que le vendredi matin. Pour rien au monde nous ne voulions rater une telle occasion! Rapidement, nous laissons Winnipeg qui se détache sur l'horizon et faisons halte à Portage Grande-Prairie, au nom si évocateur. Le lendemain, nous mettons le cap plein nord et achevons le sprint motorisé à Prince-Albert où nous attend la tante de Robert. Étrange sensation que d'être reçus avec chaleur en plein dans ce ROC qui n'a rien du monolithe qui menace tant de Québécois, dans une ambiance typiquement canadienne-française, où le français est loin d'être une langue déchuée. Après une pause toute familiale, une séance de "hot tub" sous les étoiles et une visite très circonspecte au troupeau de bisons d'une centaine de têtes, parqué dans un immense pâturage, l'aventure reprend de plus belle.

On gagne le nord vers le lac Missinipi en avalant d'abord 300km de route de gravelle, tout en faisant une halte au magasin général de La Ronge. C'est l'occasion d'entrer de plain-pied dans l'univers des Indiens et des Métis parce que tout le bric-à-brac qui y est entreposé nous plonge à nouveau dans la vie des trappeurs, chasseurs, pêcheurs, orpailleurs, etc. En somme, tout ce matériel contribue à la survie des nomades qui sillonnent les terres du nord boréal, comme au temps des Duluth (alias Daniel Greysolon, sieur du), Radisson, Jolliet, Marquette et compagnie. Ensuite, nous patientons jusqu'au lendemain à la base

aérienne d'Osprey Wings en raison d'un plafond si bas que les nuages manoeuvrent dans une interminable partie d'échec avec la cime des arbres. Soudain, une déchirure traverse cette purée. Le "Twin Otter" survole déjà l'immense uniformité de lacs entrecoupée de presqu'îles aux boisés dévastés par les feux de forêts. Assis à la droite du pilote de brousse, Philippe s'émerveille de tout car lui-même est pilote aguerri. Après une heure de vol vers Uranium City, l'engin amerrit au milieu de nulle part, mais le camp est bien là, isolé et presque invisible vu d'en haut, mais débusqué par la magie du GPS.

Samedi matin, le cousin, son fils et le guide (air connu) nous accueillent, nous installent, et nous voilà déjà sur le lac ensoleillé et lisse à sonder les rives de nos agrès multicolores, amputés de leurs arpillons. Le royaume du "catch and release" tiendra-t-il ses promesses? Personne n'est forcé de croire aux histoires de pêche, mais... Artiste de la canne à mouche, Philippe se mesurait au lancer léger de Robert dans une surenchère de prises ramenées à bord avec respect puis aussitôt relâchées, dont certaines à regret à peine dissimulé. Touladis (truites grises) effrontément corpulentes et brochets à peine démesurés n'ont cessé pèle-mêle de nous provoquer à répétition. Le septième ciel du pêcheur s'est donc terminé le dimanche, le lac ayant récupéré ses trophées à l'exception de ceux dont les copieux filets garnirent nos assiettes. Le turbo-prop outrageusement chargé nous arrache impitoyablement de cette étourdissante équipée dans l'univers de Nemrod pour un retour sans histoire au bercail de Prince-Albert, à 600km au sud.

Au pays des Métis

L'esprit des Prairies s'empare à nouveau de nous car nous sommes en plein territoire Métis, chargé d'une histoire douloureuse. C'est l'occasion de se rendre à Batoche et à son cimetière, lieu de bataille mythique, que nous arpentons en solitaires dans la douceur ensoleillée d'un étrange silence. Les "rebelles" Louis Riel, Gabriel Dumont et autres héros magnifiques d'une cause perdue sont des icônes qui revivent dans notre imagination, eux qui furent les seigneurs déchus d'un vaste territoire cheminant le long de la paisible rivière Saskatchewan, cette voie d'eau qui permit aux frères La Vérendrye de découvrir les Rocheuses. Loin d'être nostalgiques, nos réflexions se virent confortées par le documentaire vidéo projeté en français au musée de ce site historique national. Soupçonneux, Robert écoute avec ses oreilles d'expert les personnages Métis qui s'expriment en vrai parler français des Prairies. Il est finalement édifié par le caractère authentique de la narration. Linguistes comblés, nous devisâmes passionnément, pendant le retour, de cette langue créée sur fond de vocabulaire français et de morphologie verbale du saultoux.

A nouveau sur la route, nous roulons vers Edmonton, Alberta, à travers le pays où Robert a passé sa jeunesse. Il connaît les moindres villages — St-Laurent, St-Louis, Radisson, Vegreville, Chauvin, etc. — reconnaissables à la flèche de leur église, et qui sont toujours des bastions du "français-hors-Québec", une expression qui révèle ici tout son ethnocentrisme. Grâce à la rencontre fortuite de Frank, un ancien confrère de Robert, nous visitons la Faculté Saint-Jean, entité autonome de l'Université d'Alberta. Philippe reste incrédule en voyant le portrait de jeunesse de son pote Robert parmi les tableaux des conventuels de

1958 et 1960. Notre impression de relative confiance en l'avenir s'en trouve confortée: plus de 40 ans après, l'institution contribue toujours à attirer les jeunes francophones de l'Ouest, qui peuvent ainsi faire des études supérieures dans leur langue maternelle laquelle, faut-il en convenir, n'est pas si maltraitée que ça.

Les Rocheuses

Puis la route se déroule à nouveau vers l'Ouest et c'est un véritable coup au coeur lorsque, brusquement, au sortir d'une longue courbe ascendante, l'horizon se barre d'une sombre frise en dents de scie. Enfin, les Rocheuses! La transition est brutale et rapidement, la monumentale présence de la chaîne montagneuse s'empare de nous. Nous nous sentons si petits au pied de ces masses titanesques alors que dans les Plaines nous étions des géants dressés dans une solitude infinie! S'amorce alors un périple tout en cartes postales, qui se vivra à coups d'excursions de baroudeurs, de randonnées exténuantes, de grimpes essoufflantes, de haltes contemplatives et de casse-croûte gargantuesques. Alternant le vélo et la marche, en parfait synchronisme de jambes et d'esprit, nous allons à la découverte de sites à couper le souffle dans le parc national qui s'étend de Jasper à Banff. Dame Nature nous gratifie d'une température exceptionnelle, malgré le gel du matin, qui nous permet de vibrer aux couleurs automnales, à la fois si éclatantes et nuancées, des vallées brumeuses et des tectoniques aspérités empilées les unes sur les autres. Parmi ces moments propices à l'amitié virile et souvent silencieuse, nombreuses sont les occasions de rencontres imprévues avec les animaux qui déambulent discrètement: "buck" plaintifs, hardes de wapitis, familles de chèvres des montagnes, mouflons accompagnés de leur mère, aigles furtifs et même loup solitaire. Le lac Maligne, la rivière et les chutes Athabasca, les Bald Mountains, les glaciers Columbia et Victoria, le lac Louise et ses six glaciers, le lac Minewoka, etc., tous ces lieux suscitent en nous un sentiment de profondeur cosmologique. Ils illustrent à jamais dans nos esprits l'inestimable privilège d'être les hôtes provisoires d'une sublime planète.

Les vignobles d'Okanagan

L'aventure se poursuit maintenant vers le sud, en direction de Kelowna et la vallée d'Okanagan, par le franchissement de plusieurs cols, que le motorisé peine à remonter. Nous eûmes la chance d'arriver au bon moment et au bon endroit à la Kicking Horse Pass — le Col du cheval qui rue — pour observer un convoi ferroviaire dont la queue s'enfonçait dans l'entrée d'un tunnel en bas, et dont la locomotive émergeait de la sortie quelques centaines de mètres plus haut. Oeuvre de génie remarquable, le tunnel forme un colimaçon à l'intérieur même de la montagne pour passer d'une vallée à l'autre. Plus tard, la notoire Roger Pass nous permit de contempler le paysage à petite allure tellement le motorisé feignait dans la pente. Et nous voici à Kelowna, baignant dans la douce luminosité d'un soleil accueillant et d'une température d'été (24°C.). Du terrible feu de forêt qui a récemment ravagé la région, nous ne voyons guère la dévastation. Mais notre sensibilité d'oenophiles est déjà titillée à la vue des vignobles qui bordent sagement le lac Okanagan. Nous sommes le 30 septembre et nous décidons de prolonger l'étape, histoire d'écumer les environs en pleine saison des vendanges. Pendant deux jours, à vélo comme en "mobile home",

nous allons de vignobles en vignobles, de dégustations en dégustations, de visites dans les caves en promenades dans les vignes, soupesant les grappes juteuses, comparant les cépages et les prix, questionnant les guides et les ouvriers, bref, un autre bonheur total pour les deux larrons de la divine substance que nous sommes. Quails Gate, Mission Hill, Mont Boucherie, Hillside Winery, Domaine Combrai, autant de découvertes révélatrices d'un Canada presque inconnu, producteur de vins souvent de qualité remarquable, mais aussi d'un coût prohibitif. Notre équipée vinicole s'achève par une visite à un vignoble unique au monde, magnifique propriété des indiens Nk'Nip, une tribu cousine de celles des Osoyoos qui peuplent encore les rives du lac du même nom, lequel fait suite au lac Okanagan vers le sud, jusqu'à la frontière canado-américaine. Ces indiens parlent le salish intérieur, précise Robert, et ont fort bien aménagé un parc d'interprétation de la nature, laquelle à cet endroit est une nature typiquement désertique parce que située dans le prolongement du désert Sonora. Celui-ci remonte le long des Rocheuses à partir du Mexique jusqu'au sud de la Colombie-Britannique. Les nombreux écriteaux «Gare aux serpents à sonnette» qui jalonnent le sentier ne laissent aucun doute: oui, il y a un vrai désert en plein Canada! Dépaysement total garanti pour les incondtionnels du cirque blanc.

Enfin, le Pacifique !

L'appel de l'Ouest sonne la fin de la récréation. On bifurque à la frontière au nez et à la barbe des Américains, roulant vers Vancouver par monts et par vaux, mais l'ascension d'un col interminable s'interrompt à l'occasion d'une nouvelle panne. Moteur calé, on trifouille dans la mécanique, on remarque l'absence d'une courroie, on diagnostique: rien à faire, il faut se faire remorquer. On est vendredi, en fin d'après-midi. On enfourche les vélos et on se tape 15 kilomètres jusqu'à Princeton. Tout est déjà fermé. Par chance, un garage CAA est ouvert mais sa dépanneuse ne fait pas le poids. Quelques heures plus tard, nous sommes pris en charge par une 5 tonnes qui nous emmène à Hope, à 100km de l'autre côté du col, le dévalant en pleine nuit à une vitesse infernale, notre domicile bringuebalant à l'arrière de toute sa masse. Le silence dans la cabine était proportionnel à notre anxiété, laquelle frisait la peur bleue! Enfin échoués à Hope, parqués dans le terrain de stationnement du mécanicien, mais au moins alimentés en électricité, nous nous résignons à attendre le lundi matin. Mais cette fatalité du hasard nous sert admirablement. Cette petite ville réfugiée aux pieds de montagnes colossales (<http://www.hopebc.ca>) se révéla riche d'une histoire minière et ferroviaire captivante, prétexte à du vélo 'cross country' le long d'un canyon vertigineux surplombé par l'ancienne voie ferrée de la Kettle Valley Railroad Company. A signaler: l'enfilade de 5 tunnels alignés à l'équerre dans le roc, ainsi que la jonction du fleuve Fraser et de la Coquihalla, dans les méandres de laquelle des milliers de saumons *steelhead* venaient agoniser à nos pieds.

Finalement, la panne se résuma au mauvais fonctionnement de l'interrupteur des réservoirs d'essence. La courroie manquante n'était qu'accessoire. La pièce de rechange étant miraculeusement disponible en ville, nous quittâmes ce lieu de relative infortune vers midi pour filer à Tswawaasen, le port d'embarquement du traversier à destination de Victoria, sur l'île de Vancouver. Le mauvais temps nous y accueille. Nous délaissions la capitale enfouie dans sa poisse nuageuse et

mettons le cap au nord vers Nanaimo, où Robert connaît une fabuleuse boutique d'art amérindien. En effet, chacun y trouva son compte: Philippe, une impressionnante gravure de Wayne Young, un artiste Nish'ga/Haïda, et Robert, un masque de bois peint au regard dérangent. Nous avons hâte de mettre pied à terre devant le Pacifique, au point ultime de notre cavale. C'est sous la pluie que nous franchissons l'île d'est en ouest, bien que les percées de soleil nous permettent heureusement d'admirer les gigantesques "Douglas fir" qui peuplent la bien-nommée Cathedral Grove, une forêt dans laquelle n'importe quel humain se sent complexé. Enfin, la route s'aplatit, et nous entrons dans ce fameux Pacific Rim Park à la hauteur de Long Beach. Nous pressons le rythme et bientôt nous nous immobilisons derrière les dunes en fin d'après-midi. Nous y sommes. La plage est là, devant nous, immense et dorée, bordant le Pacifique, placide et bleuté. Le temps est magnifique et, oh! surprise, il n'y a pas un souffle de vent. Une conjoncture tout à fait exceptionnelle à cet endroit, faut-il mentionner. Cette promenade que nous fîmes tous deux jusqu'à la brunante et aux confins du continent de l'Amérique du Nord était comme la récompense d'une longue amitié d'hommes, celle d'une fraternelle et précieuse complicité façonnée à la marge de nos carrières achevées.

Nous passons la nuit dans un camping à proximité de Tofino, le dernier village à l'extrémité de la route. Est-ce la sérénité d'une soirée passée à bivouaquer qui nous a fait dormir à ce point? Toujours est-il que ce n'est qu'au petit matin qu'on se rendit compte qu'une tempête d'une force démentielle avait frappé la côte. Au calme d'hier succédait le bruit d'enfer des vagues déchaînées. Un spectacle grandiose, d'une force inouïe, qui nous secouait les tripes et fouettait le visage. C'est dans un tel déferlement des forces de la nature que nous nous engageâmes dans la Wild Pacific Trail, dont le phare d'Ucluelet est le point de départ. Admirablement aménagé, ce sentier pédestre longe la côte dans tous ses replis. Ce jour-là, l'océan Pacifique usurpait son nom avec une brutale insolence tellement l'assaut des vagues monstrueuses évoquait par son vacarme les horreurs d'une certaine guerre. Quel contraste avec la moiteur silencieuse de la "Rain Forest" dont le sentier nous a ensuite enveloppés! Merveilleusement fourbus, nous rentrâmes au bercail la tête en liesse mais le ventre affamé. C'est au cours de ce repas savamment préparé que la réalité nous a durement rattrapés: nous devons absolument partir à l'aube pour ne pas rater le traversier pour Vancouver, première étape sur le chemin du retour.

La "malterre" des dinosaures

Nous débarquons à la Horseshoes Bay le 9 octobre en début d'après-midi, et quelques palpitations plus tard à cause de la pénurie d'essence appréhendée, nous sonnons à la porte du domicile de Steve, un collègue et ami de UBC que nous connaissons fort bien. De son immense studio au quatorzième étage d'un immeuble qui surplombe la marina, nous contemplons Vancouver et sa baie scintillant de mille feux. Vue de haut, l'humanité peut encore susciter l'admiration... Le lendemain, nous disons adieu à la côte ouest et entamons pour de vrai notre retour vers l'est. Prochain objectif: Drumheller, Alberta, dans la Vallée des Dinosaures. Nous repassons par Hope, passons la nuit dans un camping de Golden, arpentons encore le lac Louise sous la neige, délaissions

Calgary sans trop de remords et filons à nouveau dans la plaine étale de l'Ouest canadien. Les sables bitumineux sont omniprésents, de même que les puits de pétrole animés par la lenteur de leur balancier. A peine remis d'une frayeur mécanique heureusement surmontée, nous scrutons l'horizon rectiligne et désert, fort intrigués par tout ce vide imprévu. Soudain, la route fait un plongeon et là-bas, tout en bas, au fond d'un immense cratère, le sillon rouge d'une vallée creusée par la Red Deer dans les profondeurs de la terre: ce sont les Badlands. Elles portent bien leur nom, ces "malterres", tellement elles vous angoissent par leur aspect lunaire! Ce choc géologique est amplifié par l'impression de vertige que nous éprouvons au sortir du musée, le fantastique Royal Tyrrel Museum, dont la collection de fossiles est d'une richesse inouïe. Ce cimetière de squelettes exhumés des falaises environnantes suscite une avalanche de réflexions relatives à la fragilité triomphante de l'homme vis-à-vis de la masse colossale de ces monstres disparus.

Toujours est-il que nous reprenons la route vers l'est, en laissant derrière nous "hoodoos" (cheminées de fées) et autres formations géologiques surprenantes pour gagner Moose Jaw par les Cypress Hills, au sud de la province. Région plutôt décevante, affligée d'un sol pauvre et grisâtre, aux routes rurales en piteux état bordées de mornes prairies en friche. Peu avant d'arriver au village de Gravelbourg, nous eûmes la chance de pouvoir filmer une petite harde de gazelles des prairies (mais oui, de vraies gazelles!), une espèce en voie de disparition qui étonne par la longueur de ses oreilles, démonstration irréfutable des théories de Darwin et Lamarck. Centre historique de la culture française dans ce coin de pays, Gravelbourg se détache sur l'horizon par le truchement de ses bâtiments les plus imposants, à savoir le collège, le couvent et la cathédrale. Finalement nous arrivons à Moose Jaw en soirée. La matinée se passe à faire du tourisme dans une ville imprégnée, bien sûr, du souvenir d'Al Capone et de la prohibition, mais surtout de celui des centaines de Chinois clandestins qui vécurent traqués sous terre pendant des années. La vallée de la rivière Qu'Appelle agrémente la route de l'après-midi alors que nous roulons en direction de Winnipeg, destination rappelée d'un colloque tombé dans les oubliettes. Catastrophe! Le motorisé fait des siennes et c'est à 10Km/heure qu'on parvient à se garer dans un garage de Melville, à la frontière du Manitoba. Il fait froid, nous grelottons, nous nous réfugions dans un motel, nous patientons. Les mécaniciens sont désespérés: ils ne trouvent pas le bobo. Tous les "Ti-Jo connaisseurs" des environs se penchent à tour de rôle sur l'épave. Robert révise ses notes pour le colloque qui doit s'ouvrir le lendemain. Il tue le temps à mettant à jour son journal de bord. Philippe fait les cent pas, tel un automate. Et soudain, vroooooom! Il est 5 heures. Le court-circuit venait d'être démasqué. On ne lambine ni ne barguine. On paie, on se tire, et à minuit, nous échouons dans un camping près de Winnipeg.

Fin cavalière d'une cavale

Aux environs de 8H le lendemain 16 octobre, on se présente à la station de Radio-Canada où Robert sera interviewé en direct sur le parler français du Minnesota, son exposé du colloque. L'événement gravite autour de la langue, de la littérature et de la culture des francophones de l'Ouest. Un nombreuse

assistance témoigne de la grande vitalité de l'élite universitaire francophone. L'exposé de Robert impressionne la foule et nous suivons tous les débats avec un vif intérêt, découvrant peu à peu jusqu'à quel point le Québec et les Québécois sont aux FHQ de l'Ouest ce que l'Hexagone et les Français sont aux Québécois tricotés serrés. Décidément, le malheur d'être conquis (Tocqueville) n'est pas toujours le résultat d'un fait d'armes authentique... Nos activités touristiques s'achèvent avec une visite pleine d'émotion à la maison natale de Gabrielle Roy, nouvellement ouverte au public. Le brouhaha de ces trois jours de savantes palabres s'évanouit brusquement lorsque, revenus dans le calme de notre confortable repaire, nous discutons du retour. Nous sommes le 19 octobre. Il fait beau, mais il fait froid. Inexistants sont les campings pouvant nous accueillir. Mais surtout, irrésistible est le désir de revoir enfin nos épouses, Pénélope courageuses et complices, mais néanmoins congédiées de ce long voyage. Notre décision est prise: nous rentrerons d'une seule traite par le chemin le plus court, celui de l'Abitibi. C'est ainsi que, conduisant jour et nuit sans interruption, nous avons mis vingt-six heures pour faire Winnipeg-Montréal en passant par les villes minières de Hearst, Kapuskasing, Rouyn-Noranda et Val d'Or. Sur le coup de midi, le lundi 20 octobre 2003, nous prenons notre dernier repas en face-à-face dans un restaurant de Mont-Laurier, passablement éberlués par la conclusion si soudaine de notre cavale dans l'Ouest canadien.

Fin